

Bernard Nominé

Le dire en tant qu'événement *

Le fait que l'on dise, que l'on prenne la parole à un certain moment, est parfois plus important que la parole dite en elle-même. Par ailleurs, nous avons tous le souvenir de l'effet qu'a pu avoir sur nous telle ou telle parole entendue qui nous était adressée. Cette qualité d'une parole dite au bon moment qui peut changer le cours des choses, dans notre milieu lacanien, nous l'appelons un dire. C'est à distinguer du contenu de ce que l'on énonce, c'est à distinguer de ce que l'on dit.

Je vais vous en donner une illustration que je tire de notre actualité politique. Peu avant le débat qui devait opposer les deux candidats à la présidence de la République, de nombreux commentateurs avaient fait la liste des duels précédents, qui avaient opposé Giscard, Mitterrand, Chirac, Sarkozy, Hollande, et avaient repéré, chaque fois, la petite phrase qui avait été, soi-disant, décisive. Rappelez-vous la fameuse réplique de Giscard qui, après avoir écouté patiemment la leçon de morale que lui avait envoyée Mitterrand, lui répliquait : « Monsieur Mitterrand, vous n'avez pas le monopole du cœur ! » Cette tirade aurait eu un effet décisif sur l'élection de 1974.

Donc, avant que ce dernier duel ait lieu entre madame Le Pen et Emmanuel Macron, tout le monde avait en tête la liste des petites phrases décisives historiques. Madame Le Pen avait manifestement préparé les siennes, une liste de mots acerbes et bien tournés qui devaient faire mouche. Elle les a livrés tout à trac dès les premières minutes de l'affrontement. Eh bien, ça n'a pas eu l'effet escompté, ça n'a pas fait événement sur son adversaire ni sur le public, ça n'a eu comme effet que de révéler la brutalité de la dame, qui dévoilait qu'elle était bien toujours la fille de son père qu'elle n'avait jamais cessé d'être.

Un dire qui fait événement, ce n'est pas quelque chose que l'on calcule, ce n'est pas quelque chose que l'on peut préparer. La dimension de la présence y est essentielle. Un dire fait événement quand il est proféré au bon moment, ni trop tôt, ni trop tard. C'est donc l'être présent qui compte.

La psychanalyse a repéré dès ses origines, avec Freud, l'effet de certaines paroles sur le destin d'un sujet, sur son histoire, mais sur son corps aussi. Avec Lacan on peut préciser que ce qui agit là, ce sont des dire. Pour saisir cette portée du dire, Lacan a employé plusieurs outils.

Le premier est un outil qu'il a forgé à partir de la linguistique. En reprenant le schéma de Saussure, il a montré comment fonctionne la signification après coup découverte par Freud. Un signifiant ne prend pas sens dans le moment même où il est énoncé, mais prendra sens de son articulation avec un second signifiant. Le sens est donc toujours à venir. La chaîne signifiante défile dans un sens mais la signification fonctionne à contre-courant. Du coup, la chaîne signifiante est capitonée et c'est ce point de capiton qui assure l'effet des dire dans l'histoire d'un sujet comme une série *historisée* d'événements.

Lacan a complexifié son outil en agrégeant à cette cellule élémentaire divers éléments tels que les effets de l'identification imaginaire en miroir et les mirages du fantasme qui viennent court-circuiter l'entrecroisement du défilé de la chaîne signifiante et le parcours à contresens de l'intention de signification. Tout cela donne un parcours fléché assez complexe qui est supposé pouvoir rendre compte des effets de la parole sur l'identité qu'un sujet se construit au cours du temps. Ce fameux graphe a donné pas mal de fil à retordre aux élèves de Lacan qui s'y sont cassé la tête.

Ce n'est que beaucoup plus tard que Lacan trouve un modèle qui l'occupera jusqu'à la fin pour penser les effets du dire sur l'être parlant. Ces effets sont de l'ordre du nouage, un nœud plus élaboré que le simple point de capiton qui était pourtant déjà une avancée, mais plus abordable, plus opérant que le graphe beaucoup trop sophistiqué.

L'histoire de ce nœud mérite qu'on la souligne. Ce nœud existe depuis fort longtemps, on en trouve la trace dans la culture celtique, il a été repris aux alentours du ^{xiv} siècle par l'Église catholique qui en a fait le symbole de la Trinité, et au ^{xv} siècle la famille Borromée en a fait son blason pour souligner que les trois branches principales de la lignée familiale étaient inséparables : supprimez l'un des anneaux et les deux autres se désolidarisent.

Lacan s'est passionné pour la Trinité en ce qu'elle représentait pour lui un point de la structure autour de laquelle il n'a cessé de tourner à partir du moment où il a isolé les trois registres qui la constituent : l'imaginaire auquel il a donné toute son importance avec son fameux stade du miroir, puis le symbolique dont il a dégagé les pouvoirs dans la parole, et enfin le réel qui est ce qui reste hors des deux premiers registres et qui présentifie tout ce qui n'est ni imaginable ni symbolisable. C'est très curieux

d'ailleurs que Lacan n'ait pas entendu parler de la représentation borroméenne de la Trinité, il faut dire qu'elle n'a jamais été commentée dans ce sens par les théologiens que Lacan pratiquait. Elle était là visible, mais à ma connaissance on n'en a pas tiré de conséquences majeures.

Pour la petite histoire, il est important de noter que Lacan a entendu parler de l'emblème de la famille Borromée alors qu'il cherchait à écrire l'articulation logique d'une formule qu'il définissait comme l'essence de ce qu'il appelait *la lettre d'amour* : « Je te demande de me refuser ce que je t'offre parce que ce n'est pas ça ¹. » Nous avons là trois verbes qu'il s'agit d'articuler alors qu'ils se contredisent : demander, refuser, offrir, trois verbes qui ne s'articulent dans cette formule qu'autour de quelque chose qui n'est pas ça.

Ce n'est pas ce que je désire que je te demande. En effet, le désir ne se demande pas. Le désir se fait sous-entendre dans la demande. Pensez aux demandes incessantes de certains enfants ; ce qu'ils visent, c'est de faire le constat que l'Autre ne peut pas répondre. Ce qu'ils désirent, c'est au-delà de tout ce que l'Autre peut donner ou répondre.

Ce n'est pas non plus ce que tu demandes que je t'offre. Offrir à l'autre ce qu'il vous demande, c'est bien gentil, ça facilite les relations, c'est du commerce, mais ça n'a rien à voir avec l'amour. Vous connaissez sans doute la célèbre formule de Lacan : *aimer, c'est donner ce que l'on n'a pas à quelqu'un qui ne vous le demande pas.* Donc, s'il s'agit de l'amour, ce que je t'offre n'est certainement pas ce que tu demandes.

Si ce que je t'offre n'est pas ce que tu demandes, mieux vaut donc que tu me le refuses puisque ce n'est pas ça. C'est donc ce quelque chose qui n'est pas ça qui fait tenir cette conjonction improbable des trois verbes. Que ces trois verbes s'articulent, cela revient à dire que cela fait un nœud de sens. Et ce nœud de sens tient à ce quelque chose d'improbable qui n'est pas ce qu'on peut offrir, ni demander ni même décliner, mais qui est au centre de tout ce qu'on essaye d'échanger dans le discours amoureux.

Ce nœud de sens qui se formule et s'entend dans la lettre d'amour est donc le point de départ de la théorie du nouage borroméen dont Lacan va se servir pour saisir la façon dont chacun se débrouille pour s'y retrouver dans son monde. Et pour s'y retrouver dans son monde, chacun doit pouvoir articuler ces trois registres qui à priori ne se recouvrent pas.

Ce nœud de sens est ce qui caractérise un dire. Il fait événement parce qu'il essaye de serrer ce quelque chose qui n'est pas ça mais qui est au centre de ce que nous recherchons, de ce que nous voudrions échanger, partager, bref, au centre de ce qui nous fait parler mais que nous n'atteignons

jamais par la parole. Il faut bien comprendre que ce nœud de sens tient à cet objet qui n'est pas ça, cet objet absolument hors sens.

Alors venons-en à regarder de près ce nœud borroméen. Il est fait de trois cordes qui ne se nouent jamais entre elles deux à deux mais dont n'importe laquelle peut servir de moyen pour nouer les deux autres. Avec cette conséquence majeure que dénouer l'une d'entre elles désolidarise les deux autres. Ces trois cordes figurent pour Lacan les trois registres de la structure : l'imaginaire, le symbolique et le réel, dont il n'a cessé de repérer les rapports, les entrecroisements avant même de les envisager comme nœud.

Afin de vous familiariser avec cet usage du nœud pour penser la psychanalyse, je vais dans un premier temps vous montrer comment Lacan a pu penser l'amour, le dire de l'amour comme événement qui noue les trois registres de la structure.

L'amour est un dire qui fait événement. Quand l'un des deux se risque à dire : « Je t'aime », ça l'engage et ça a des conséquences. Mais pour que ce soit un événement il ne faut pas le dire trop tôt ni trop tard. Pour bon nombre de ceux et celles qui viennent nous parler, l'amour est un problème. Et souvent, entre deux qui se cherchent sur ce terrain de l'amour, on voit qu'il y a une sorte de règle du jeu implicite : le premier qui avoue son amour, le premier qui s'avoue désirant a perdu. Cela complique beaucoup les choses, mais c'est assez fréquent.

C'est la structure de ce dire en tant qu'événement que Lacan essaye d'esquisser avec son nœud borroméen. L'intérêt de ce nœud borroméen est sa souplesse, sa plasticité. N'importe lequel des trois ronds peut servir de moyen pour nouer les deux autres. Nous allons voir, à partir de là, trois façons différentes de faire le nœud selon que l'on utilise le symbolique, l'imaginaire ou le réel. Et pour appliquer cette façon de faire le nœud à la psychanalyse, nous allons assimiler le corps à l'imaginaire, le symbolique à la jouissance et le réel à la mort. Il faut bien sûr que je m'en explique.

Assimiler l'imaginaire au corps, c'est assez évident. Le corps, cette sensation d'avoir un corps est liée au stade précoce du miroir. Votre corps, vous vous en faites une idée, en fonction de l'image que le miroir puis les autres vous renvoient.

Assimiler le symbolique à la jouissance peut paraître paradoxal, si l'on pense que le symbolique impose un sacrifice de jouissance. Et pourtant le symbolique est l'outil qui permet la jouissance, qui la cadre, qui la limite, qui la rend possible en partie. C'est bien ce que révèle l'analyse, il y a de la jouissance chiffrée dans le langage. Toute l'analyse nous fait sentir que le symbolique, par son usage dans la parole et spécialement dans la parole de

l'amour, supporte la jouissance. C'est une phrase qui résonne avec cette formule très connue : « Seul l'amour permet à la jouissance de condescendre au désir ². » Lacan désigne là le symbolique comme la jouissance dans la mesure où, dans la parole d'amour, la jouissance condescend au désir. Pour le dire autrement : l'amour fait supporter par le symbolique la jouissance dans la mesure où elle peut condescendre au désir.

Reste à définir le troisième terme. Lacan désigne *le réel comme lieu de la mort*.

Donc les trois registres à articuler sont le corps, la jouissance et la mort. Comment accorder tout cela, comment le corps peut-il se débrouiller entre ce qui le pousse à jouir de la vie et ce qui le programme pour la mort ?

La première façon de faire le nœud, nous dit Lacan, est d'utiliser le symbolique comme moyen pour accorder l'imaginaire du corps au réel de la mort. C'est ce que réalise le commandement de l'amour divin. L'amour divin, c'est le symbolique pris comme moyen qui permet de supporter le réel de la mort d'une part et l'imaginaire du corps de l'autre. Aimez Dieu et vous aurez la vie éternelle. L'amour divin réconcilie le corps et la mort.

Venons-en maintenant à *la deuxième façon de faire le nœud*, cette fois en prenant l'imaginaire comme moyen pour nouer le symbolique comme jouissance et le réel comme la mort. C'est selon Lacan le principe de l'amour courtois. Que l'amour courtois soit de l'ordre du dire, et même du bien dire, ne fait pas de doute. C'est un dire qui part de l'imaginaire pris comme moyen. Faire partir le dire de l'amour de l'imaginaire, c'est mettre l'accent sur ce que Lacan appelle « l'imaginaire du beau ». Et il ajoute : « Cela se cristallise et prend corps dans l'amour comme moyen. » Quand on aime, on voit l'objet aimé paré de toutes les vertus, on cristallise sur lui la félicité qu'il y aurait à posséder cet objet qui vous promet tant de jouissance. Mais cela n'est qu'imaginaire, si vous cessez de regarder cet objet sous cet angle, c'est le désamour, vous vous retrouvez face au versant réel de l'objet qui ne mérite pas votre amour.

Stendhal a décrit cela de façon remarquable dans son traité sur l'amour ; c'est la métaphore de la *cristallisation*. Il évoque un phénomène qu'on lui a présenté dans les mines de sel de Salzbourg. « Les mineurs jettent dans les profondeurs abandonnées de la mine un rameau d'arbre effeuillé par l'hiver ; deux ou trois mois après, par l'effet des eaux chargées de parties salines qui humectent ce rameau [...] ils le trouvent tout couvert de cristallisations brillantes. Les plus petites branches sont incrustées d'une infinité de petits cristaux mobiles et éblouissants. On ne peut plus reconnaître le rameau primitif ³. » Pour Stendhal, l'amour naît par cristallisation. « Ce que j'appelle

cristallisation, c'est l'opération de l'esprit qui tire de tout ce qui se présente la découverte que l'objet aimé a de nouvelles perfections⁴. »

À présent on comprend mieux ce que veut dire Lacan quand il énonce que l'imaginaire de l'amour noue le réel de la mort – le rameau de bois mort – au symbolique du diamant qui vous promet une jouissance incomparable. Ce concept stendhalien de la cristallisation est intéressant, au niveau métaphorique, puisque la cristallisation est le résultat d'une prise en réseau des molécules chimiques, et qu'un cristal, ça se voit. Je pense qu'on pourrait soutenir qu'un cristal est une forme de nouage.

Maintenant il reste à examiner *la troisième façon de faire le nœud*, cette fois-ci à partir du réel comme moyen pour accorder le corps à la jouissance. Œuvrer pour accorder le corps à la jouissance est la fonction que vise le désir pervers. Que l'autre jouisse, à son corps défendant. On est là dans le registre du sadomasochisme.

Si c'est le réel qui sert de moyen et s'il est assimilable à la mort, qu'est-ce que la mort, comme réel, a à faire dans cette histoire ?

Il ne faudrait pas croire que le masochiste demande qu'on le fasse mourir, si ce n'est pour de rire, comme on dit. Le masochiste est pourtant quelqu'un de très sérieux, quelqu'un qui règle avec soin le protocole de sa jouissance. On pourrait dire qu'il réalise la relation de son corps à la jouissance. Et le protocole qu'il met en place pour cette réalisation, pour quelqu'un d'extérieur, c'est à mourir de rire. Mais lui, il ne voit pas le ridicule de la situation dans laquelle il se met, parce que la béatitude de sa jouissance l'aveugle. On pourrait dire qu'il se prend lui-même, dans sa position masochiste, pour le cristal inestimable. Il est clair que son partenaire ne lui sert que de moyen pour réaliser cet objectif qui est en somme le comble du narcissisme : cristalliser sur lui-même l'éclat de l'objet de son désir. C'est ce qui fait dire à Lacan, dans son séminaire sur l'angoisse, que « se reconnaître comme objet de son désir, c'est toujours masochiste⁵. »

Reprenons un peu de hauteur. Cet effort fait par Lacan pour nous montrer trois façons de faire le nœud dans le cadre du dire de l'amour, selon que l'on utilise le symbolique, l'imaginaire ou le réel comme moyen pour nouer les deux autres, m'amène à considérer un autre phénomène de langage qui illustre le dire comme événement, c'est le mot d'esprit.

Un mot d'esprit est un dire qui fait événement. C'est ce qui explique qu'il ne fonctionne que dans la surprise et qu'il ne vaut parfois que dans un contexte historique. Certains mots d'esprit font tellement appel à un contexte historique qu'ils ne font aucun effet auprès de ceux qui ne savent plus rien de ce contexte.

Mais si le mot d'esprit est un dire qui fait événement, c'est surtout dans la mesure où il fait apparaître dans la surprise un nœud de sens qui subvertit le sens commun. Évidemment, si l'efficacité du mot d'esprit repose sur la surprise, on comprend qu'il ne fonctionne qu'une fois. C'est pourquoi celui qui veut répéter l'expérience doit aller le raconter à un tiers, c'est la fonction de la *dritte Person* dégagée par Freud. Autrement dit, si le mot d'esprit fonctionne, c'est parce que c'est un dire qui fait événement, c'est une invention.

Cette année à Pau nous nous sommes penchés sur la question de l'invention. Ce thème m'est venu dans les suites du séminaire que nous avons organisé ici à Millau en septembre dernier où nous avons traité de solutions et d'inventions. Si la solution est un rafistolage, un raccommodage pour remédier à un nœud mal fait, l'invention est d'un autre ordre, c'est la création d'un nouage inédit. Cela suppose que l'on se soit confronté au trou que le nœud enserre. Ce n'est donc pas donné à tout le monde. C'est réservé à ceux qui n'ont pas peur de s'écarter des sentiers battus, à ceux qui peuvent lâcher la solution facile, celle du sens, qui, à bien y réfléchir, est toujours plus ou moins le sens commun.

Des chercheurs se sont préoccupés d'étudier le mécanisme de pensée qui peut conduire à une invention. Ils appellent ça « the breakthrough thinking ⁶ ». Une des hypothèses qui a retenu mon attention dit que le moment de la découverte est souvent disjoint du moment où l'auteur planche sur son affaire. Gutenberg, par exemple, cherchait en 1448 à imprimer sur du vélin les caractères mobiles qu'il avait fabriqués et ne trouvait pas de solution satisfaisante. C'est en 1450, alors qu'il assiste à des vendanges, qu'il voit un pressoir à vin, qui va lui donner le modèle de la presse d'imprimerie. Autrement dit, il fallait qu'il fût là au bon endroit et au bon moment pour faire cette rencontre heureuse que rien ne pouvait prévoir entre la fabrique du vin et celle des livres imprimés. Ce laps de temps a été appelé « période d'incubation ». Cela a l'air de dire que la découverte est le résultat d'un nœud inédit entre une pensée qui cherche et un niveau de pensée qui regarde, qui enregistre sans préjugé. Les spécialistes de la question ont employé divers signifiants pour désigner ce mécanisme de l'invention. L'un est devenu très à la mode, c'est la *sérendipité*. Il désigne la part de hasard dans les grandes inventions, le fait que l'on ne trouve pas ce que l'on cherche. Christophe Colomb découvre l'Amérique en cherchant la route des Indes. En 1936, Fleming, qui faisait des cultures de staphylocoque, retrouve après ses vacances une boîte recouverte de moisissure et il s'aperçoit que les staphylocoques n'ont pas poussé autour de la moisissure. C'est ainsi qu'il découvre la pénicilline.

Il y a un autre terme qui m'intéresse, c'est un concept inventé par Arthur Koestler : la *bissociation*. Le lien qui se serait opéré dans l'esprit de Gutenberg entre son souci d'imprimer et l'image du presseur est une bisso-ciation. À lire Koestler, on comprend que sa bisso-ciation est un lien improbable qui se fait entre deux pensées qui n'ont en apparence rien à voir, qui ne sont pas reliées par le sens commun mais par un processus que nous, psychanalystes, appelons le glissement métonymique.

Ce processus est constamment employé par l'inconscient. L'inconscient ne recule pas à associer des mots par consonance, par analogie de forme, par proximité dans une phrase. Ce genre d'association est d'ailleurs à la base de la technique du mot d'esprit. Un mot d'esprit fait rire parce qu'il surprend et qu'il heurte le sens commun. En associant deux chaînes de pensées qui n'ont rien à voir, il fait jaillir un sens nouveau. Témoin ce bon mot de Pierre Dac qui faisait ce constat : « Dire qu'il y a encore des gens qui prennent le Messie pour une lanterne ! » Il y a d'un côté ce fait que pour les croyants le Messie éclaire le monde, de l'autre côté l'expression courante pour désigner ceux que l'on berne facilement : ils prennent des vessies pour des lanternes. Du fait de l'homophonie entre *Messie* et *vessie* vous pouvez articuler ces deux propositions et le tour est joué.

Ce n'est pas un hasard si Freud a consacré tout un livre à la technique du mot d'esprit, qui lui semblait utiliser toutes les astuces de langage dont se sert l'inconscient. Le mot d'esprit est clairement de l'ordre de l'invention et il est fondé sur les deux niveaux que le langage permet : le niveau de l'association d'un signifiant à un autre pour créer du sens et l'articulation automatique, désordonnée des signifiants qui s'associent de façon métonymique, comme le Messie et la vessie. Cela fait un certain temps que je pense qu'on devrait pouvoir démontrer que la structure du mot d'esprit s'appuie sur un nœud de sens qui répond au nouage borroméen. Il faut dénouer le sens commun pour nouer autrement les signifiants et faire apparaître non seulement un sens nouveau mais surtout le vide de sens installé au cœur du langage.

Que le mot d'esprit s'appuie sur une structure ternaire, c'est déjà dans Freud. Rappelez-vous la fonction de la *dritte Person*. Cette troisième personne, pour Lacan, c'est l'Autre, le garant du code dans la parole. C'est à lui que s'adresse en définitive le mot d'esprit. Il s'agit de lui mettre le nez dedans, de lui faire avaler le peu de sens dont il est le garant et au passage le berner sur le sens sexuel sous-entendu qui ne manque pas d'affleurer dans la plupart des mots d'esprit dits tendancieux.

Prenons pour exemple le bon mot de Clemenceau à propos du président Félix Faure : « Il a voulu vivre César et il est mort Pompée. » Avec ce mot

d'esprit, Clemenceau fait entendre à demi-mot les circonstances particulièrement incongrues de la mort de Félix Faure dans le salon bleu du palais de l'Élysée.

Tout repose sur le signifiant *Pompée*. Pompée, général romain, s'est opposé à César. On a là une paire d'opposés qui fonctionne très bien. On lui accole une autre paire d'opposés : la vie, la mort. « Il a voulu vivre César... et il est mort Pompée. » Le mot d'esprit de Clemenceau repose sur le choix du signifiant *pompé* qui est aussi un participe passé évoquant la situation peu glorieuse dans laquelle on a trouvé le Président agonisant dans les bras d'une demi-mondaine qui venait de lui faire une petite gâterie.

On voit très bien comment la nature du signifiant qui prête à homophonie et son articulation archaïque fondamentale par opposition permettent de faire entendre, dans un discours manifeste sensé, un autre discours tout à fait déplacé.

Alors, peut-être pourrait-on rendre compte de cet événement de dire du mot d'esprit par une manipulation du nœud.

Dans le sens commun, dans le discours sensé comme peut l'être celui de l'histoire, on se raconte des histoires, c'est-à-dire des images, à partir des données symboliques de l'Histoire. Imaginaire et symbolique semblent s'y articuler autour du sens. En fait, c'est le symbolique, c'est-à-dire un usage réglé et raisonné du signifiant, qui noue l'imaginaire que chacun peut se raconter au réel qui reste l'impossible à dire.

Ce que je vous propose pour saisir le ressort du mot d'esprit, c'est de considérer que c'est une autre façon de faire le nœud. Cela reste le même nœud mais il est fait autrement. Ce que dévoile, en un éclair, ce bon mot de Clemenceau, c'est que ce qui noue l'imaginaire au symbolique, c'est-à-dire le fondement de l'articulation sensée avec laquelle on écrit l'Histoire, c'est le réel du signifiant, soit son pas ou peu de sens. On pourrait forcer le trait en remarquant que ce que retiendra l'Histoire du bien nommé Félix, c'est-à-dire le bienheureux, Félix Faure, c'est l'importance de la lettre F qui a célébré sa naissance et signé l'acte qui l'a tué.

Freud a très bien montré que la technique du mot d'esprit s'appuie sur le travail de l'inconscient. L'inconscient joue avec les mots et ainsi il jouit du langage, on pourrait dire jusqu'à la lettre, et se joue du sens commun. L'inconscient chiffre et l'interprétation déchiffre, mais c'est le même mécanisme.

D'où le troisième volet de ce que j'ai pensé vous présenter comme modalité du dire en tant qu'événement, l'interprétation analytique.


Pour Lacan, l'interprétation analytique ne doit pas être le simple déchiffrement du sens des symptômes ; un tel déchiffrement ne fait que nourrir le symptôme de sens. L'interprétation analytique vise à cerner le cœur autour duquel se boucle tout nœud de sens. C'est ce qui a fait dire à Lacan que l'interprétation doit avoir la structure du mot d'esprit. Elle doit créer la surprise, faire des vagues, dénouer des significations fixées et nouer un sens nouveau ou au minimum relancer la fuite du sens.


Theodor Reik, fidèle élève de Freud, a très explicitement décrit le rapport de l'interprétation analytique avec le mot d'esprit. Il nous donne une courte vignette clinique qui concerne un de ses patients américains qui vient de lui raconter un rêve se situant dans un hôtel viennois où il se passe un certain nombre de péripéties très compréhensibles. Mais apparaît dans le rêve le nom de Metternich qui n'a rien à voir dans la question si ce n'est que c'est le nom d'un homme d'État autrichien, mais qui n'a aucun lien avec le patient, qui est un homme d'affaires américain. Reik s'arrête sur ce nom qui n'est pas à sa place et après l'avoir décomposé fait entendre à son patient « met her nicht », un composé d'anglais et d'allemand qui évoque la déception du monsieur de ne pas avoir rencontré la dame qu'il cherchait dans l'hôtel en question.


« La surprise provoquée par la solution de l'élément du rêve "Metternich" est du même ordre que celle provoquée par un jeu de mots ⁷. » Et Reik poursuit en remarquant que l'on peut comparer « l'analyste qui décèle le sens caché et les intentions cachées des processus inconscients à un homme qui écoute une plaisanterie ⁸. » Il se réfère fort justement à Freud et à son fameux tiers dans le mot d'esprit qui indiquait que le processus psychique chez celui qui écoute imite le processus psychique de celui qui raconte la blague. En fait pour être plus exact il faut rappeler que, pour Freud, ce qui se passe dans le tiers n'est pas de l'ordre de l'imitation mais est la continuation d'un processus qui a pris son point de départ chez celui qui l'énonce ; la portée du mot d'esprit s'achève dans le tiers en question. Mais Freud signale aussi que « chez le tiers du mot d'esprit, l'esprit peut se heurter à des conditions subjectives capables de faire avorter ce résultat. » Et il cite la jolie formule de Shakespeare disant que « la fortune d'une plaisanterie dépend de l'oreille de celui qui l'écoute et jamais de la langue de celui qui la fait ⁹. »


Il importe donc que l'analyste sache écouter sans comprendre, avec la troisième oreille, et ne fasse pas obstacle à ce qui doit résonner en lui, dans la mesure où il se fait lieu où le peu de sens comme réel peut se révéler comme moyen pour faire un nouveau pas de sens, un nœud inédit, dans la surprise.


Mots-clés : amour, nœud borroméen, mot d'esprit, interprétation.


*  Conférence dans le cadre du séminaire « La parole ça a des effets », Pôle 5, à Millau le 19 mai 2017.


1.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire*, Paris, Seuil, 2011, p. 82.


2.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 209.


3.  Stendhal, *De l'amour*, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », n° 1189, 1980, p. 355.


4.  *Ibid.*, p. 31.

5.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse, op. cit.*, p. 127.

6.  D. Perkins, *The Eureka Effect*, New York, London, W.W. Norton & Company, 2000.

7.  T. Reik, *Écouter avec la troisième oreille*, Paris, Bibliothèque des introuvables, Claude Tchou, 2002, p. 233.

8.  *Ibid.*, p. 235.

9.  W. Shakespeare, *Peines d'amour perdues*, cité par Freud, *Le Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, Paris, Gallimard, coll. « Idée », 1980, p. 237.